

Urgences



La rocaïlle : octobre

Robert Melançon

Numéro 16, mars 1987

D.G. Jones : d'un texte, d'autres

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025399ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025399ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Melançon, R. (1987). La rocaïlle : octobre. *Urgences*, (16), 72–73.
<https://doi.org/10.7202/025399ar>

Tous droits réservés (c) Regroupement des auteurs de l'Est du Québec, 1987

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

é
rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Robert Mélançon
LA ROCAILLE: OCTOBRE

Sous la pluie, c'est une ruine
d'ombres, c'est
la tombe des fleurs

Cela rassemble les couleurs
des feuilles mortes. Pourtant
ce sont les pierres qui fleurissent

comme une suite de tomes
où ceux qui ne sont plus continuent
de parler

Peu à peu ma bouche
s'emplit de pierres
et les ossements de mes semblables

semblent des fleurs.
Est-ce, ce pêle-mêle, le paradis
au Angkor-Vat

ou la vieille ville passé
10 heures du soir? Ce n'est
ni vif ni mort

ni humain. Je passe devant
sous la pluie, sombre. C'est
une floraison de runes

En une page, je ne peux faire mieux que proposer quelques notes générales sur la traduction de la poésie.

Le piège de la traduction, c'est que la langue est trop pliée à l'original, trop contrainte, sans aisance. Une traduction qui ressemble à une traduction est ratée, irrémédiablement. Aucune n'est plus fausse. Il faut arriver, idéalement, à un nouvel original, qui puisse se soutenir seul. Au prix, s'il le faut (et il le faut toujours), de quelques trahisons: à vouloir tout rendre, les connotations, le rythme, la musique du vers, la moindre nuance, et à s'interdire aussi d'ajouter quoi que ce soit au texte de départ, on engendre infailliblement un monstre, un paquet de détails disparates où la figure du texte se perd. C'est son mouvement qu'il faut faire passer, en sorte que la traduction puisse toucher un lecteur qui n'aura pas accès à l'original.

Elle doit être fidèle, c'est entendu. Mais à quoi? et comment? Pas plus qu'en amour, la fidélité contrainte n'a le moindre intérêt. Une traduction vraiment fidèle rend ce qui fait que le poème de départ mérite d'être traduit. Il s'agit de bien plus, de bien autre chose que seulement du «sens». Qu'est-ce que le «sens» d'un poème?

Pour écrire, il faut savoir renoncer. Pour traduire aussi. En sachant que ce qu'on perd ici se compense ailleurs.

En traduisant le poème de Jones, j'ai essayé de rendre sa ligne mélodique, son passage aisé d'un vers à l'autre, sa musique un peu hésitante, parfois légèrement dissonante. Joseph Bonenfant m'avait proposé cet exercice à la mi-décembre; je m'y suis mis tout de suite, m'acharnant pendant quelques jours sans aboutir à rien. Puis j'ai tout mis de côté et je n'y ai plus pensé. Le 2 février, j'ai écrit d'une traite, sans consulter mes notes, la traduction que je propose. Il m'a fallu à peu près un quart d'heure, et je n'en ai retouché, trois jours plus tard, que quelques détails. Je ne sais ce qu'elle vaut - je le saurai dans quelques mois, mais je ne peux attendre. Je sais, en tout cas, qu'elle n'aurait pas été possible sans ce travail acharné, fin décembre, et, surtout, sans ces semaines de négligence et d'oubli qui ont suivi. Il fallait que le poème de Jones fasse son chemin en moi sans que je m'en préoccupe. Éluard a fait observer qu'on n'écrit ni ne lit des poèmes sans un brin d'oisiveté. Il en faut aussi pour traduire.